Projet de thèse - Doctorat Unil

Directeur de thèse : François Albéra

Doctorante : Lilia Lustosa de Oliveira

1. Le sujet

Le contexte culturel et politique du *Cinema Novo* brésilien

2. La question de recherche

Dans quelle mesure les textes critiques sur le *Cinema Novo*, publiés dans les années 1960, au Brésil et ailleurs, ont-ils facilité ou, au contraire, entravé l'accès du public aux tendances novatrices de ce mouvement et de ses prémisses ?

3. La problématique

Parler de cinéma brésilien c'est forcement parler de *Cinema Novo* – le mouvement cinématographique le plus important de l'histoire de ce jeune pays, ancienne colonie de Portugal. Un mouvement né au début des années 1960, crée par des jeunes cinéastes qui proposaient une nouvelle façon de faire cinéma.

Inspiré du néo-réalisme italien, du cinéma contemporain japonais et de la *Nouvelle Vague* française, le *Cinema Novo* proposait la création d'un cinéma véritablement brésilien, avec une esthétique propre, dont les prémisses étaient une production à bas coût, en contact direct avec la réalité du pays, sur des thèmes nationaux accessibles au public, sans l'influence ni l'imposition de l'industrie cinématographique (nationale ou étrangère).

L'idée était donc de montrer le vrai Brésil, avec ses idiosyncrasies, sans nier ni cacher ses problèmes, sa misère, sa pauvreté, sa faim et ses inégalités et injustices sociales. Bref, un cinéma (de fiction ou documentaire) ancré dans la réalité du pays, en opposition aux productions « hollywoodiennes » du studio Vera Cruz (les *chanchadas*) ou celles de l'extérieur. Mais, surtout, un cinéma capable de proposer des solutions aux problèmes relevés par ses films.

Selon Alex Viany – cinéaste, critique et historien du cinéma – le *Cinema Novo* proposait « de n'être pas un cinéma d'élite fait pour les élites inexistantes[1] ». Leur première obligation était avec le public brésilien et pas avec celui étranger. Le but était de faire des films capables de plaire et de gagner l'immense public brésilien, afin de créer ainsi une tradition cinématographique brésilienne. Les prix aux festivals internationaux, même envisageables, étant plutôt une conséquence, mais jamais un but du mouvement.

Curieusement, il semble que c'est justement « cette conséquence » qui a eu le plus de réussites, les films *cinemanovistes* gagnant plusieurs prix dans des festivals internationaux[2], ainsi que le respect de la critique spécialisée étrangère (la France,

---

[1] VIANY, Alex, *O processo do cinema novo*, Rio de Janeiro, Aeroplano, 1999, p. 9.

[2] *O Pagador de Promessas*, d'Anselmo Duarte, Palm d'Or à Cannes en 1962 ; *Barravento*, de Glauber Rocha, Prix Jeune Révélation au Festival Karlovy Vary, en 1962 ; *Les fusils*, de Ruy Guerra, Prix Spécial du Jury (Ours d'Argent) au Festival de Berlin, en 1964 ; *Terre en Transe*, de Glauber

l'Italie et la Suisse, etc.). Tandis que la conquête du public brésilien semble avoir eu beaucoup moins de succès.

> Nous avons un public qui déteste nos films parce qu'il est drogué de films commerciaux étrangers et nationaux et nous avons, par-dessus le marché, les intellectuels qui détestent nos films parce qu'ils sont drogués de films de Godard, et qui nous détestent parce que nous osons faire du cinéma dans un pays qui n'a pas de vedettes comme Gary Cooper et, le comble, qui parle une langue qui ne sait pas dire « I love you ».[3]

Selon Glauber Rocha – cinéaste, critique, penseur et figure emblématique du *Cinema Novo* – l'explication à ce phénomène trouvait ses origines d'abord dans cette domination des films commerciaux étrangers et même nationaux, qui ne laissaient pas de place aux films artistiques (même si Rocha n'aimait pas être placé dans cette catégorie). Mais aussi dans le fait que les critiques et intellectuels brésiliens ne soutinrent pas toujours le *Cinema Novo*, vu leur regard paternaliste et arrogant, qui décrivait les films comme incompréhensibles et difficiles à digérer.

> Leur idée [des intellectuels], c'est que seul les bourgeois sont assez sensibles ou intelligents pour comprendre un film. Il y a tout un mécanisme de distribution qui a imposé un certain genre de produit filmique au public et l'a complètement corrompu.[4]

Ainsi, comme conséquence de leurs textes et déclarations, les distributeurs, encore selon Rocha, n'avaient pas l'intention de projeter ces films dans les salles de cinéma - au risque de perdre de l'argent. Par conséquent, le public brésilien – cible premier du *Cinema Novo* – ne pouvait pas les voir ni être en contact avec leurs messages[5].

Ce discours, défendu par Rocha, ainsi que les prémisses mêmes du *Cinema Novo,* s'insèrent bien dans la problématique de la *formation* nationale, beaucoup développée dans les années 1930-1950 par des artistes et intellectuels brésiliens et qui était une tentative d'une nouvelle (et réelle) indépendance du pays (culturelle, politique, sociale, économique), à travers la construction d'une tradition purement brésilienne, ainsi que d'une pensée critique chez le peuple brésilien.

5. Objectif général

Cette étude propose donc d'analyser le contexte intellectuel et politique du Brésil dans les années 1960 à travers les textes critiques sur les films appartenant au *Cinema Novo*, ainsi qu'à travers les déclarations des intellectuelles de l'époques et des protagonistes du mouvement, afin de vérifier si l'ensemble de valeurs y formulées ont facilité l'accès ou, au contraire, se sont trouvées en porte-à-faux avec ses tendances novatrices.

Rocha, Grand Prix au Festival de Locarno, en 1967, ainsi que le prix FIPRESCI de la critique internationale au Festival de Cannes ; *Antonio das Mortes*, de Glauber Rocha, prix de la mise-en-scène au Festival de Cannes en 1969, parmi tant d'autres.

[3] ROCHA, Glauber, "Le dernier scandale de Godard", *Lamédiathèque.be*, 5/2/2013 Adresse : http://www.lamediatheque.be/mag/selec/selec_18/rocha.php?reset=1&secured=. « O último escândalo de Godard », originalement publié dans *Manchete*, An 17, n. 928, janvier 1970, pp. 52-60.

[4] ROCHA, Glauber, « Conversation entre Pierre Clémenti, Miklos Janscó, Glauber Rocha et Jean-Marie Straub », *op. cit*.

[5] S'ajoute à cela l'haut taux de l'analphabétisme au Brésil dans les années 1960. Selon l'IBGE - Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística - 39,6% de la population (15 ans et plus) était analphabète.